

Quelques mots sur les voitures d'épouses, à Leipzig

Autor(en): **J.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 38

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193154>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du Conteur vaudois. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Géographie des journalistes français.

Un de nos abonnés, domicilié à Rosloff sur Don (Russie) nous écrit :

« Vous avez relevé dernièrement diverses erreurs géographiques des journaux français sur la Suisse qui ont mis en gaité notre petite colonie. Je veux parler de la *Catastrophe sur le lac de Jaman*, racontée dans le temps par l'*Univers illustré*, et l'article du *Journal illustré*, du 24 juillet dernier, sur le *St-Bernard*.

Mais, avez-vous peut-être lu l'*Illustration* du 16 juillet dernier qui, en parlant de la catastrophe du bateau à vapeur le *Mont-Blanc*, dit textuellement :

... Or, samedi dernier, au moment où le paquebot quittait Ouchy pour se rendre à Lausanne, une violente explosion se produisit à bord, etc.

Voyez-vous le *Mont-Blanc* monter péniblement la Grotte !... Là, évidemment, les chaudières auraient sauté.

F. B. »

Hélas, il ne faut plus s'étonner de rien, lorsque les journaux français parlent de notre pays. Il suffit de rappeler la fumisterie que le *Courrier de Lyon* publia, de la meilleure foi du monde, en février 1869.

La troupe de comédie du théâtre de Genève devait donner, le 10 février, une représentation à Vevey. A cet effet, la joyeuse troupe des artistes s'embarqua sur le bateau à vapeur le *Guillaume-Tell*, à deux heures de l'après-midi, favorisée par une température printanière.

Malheureusement, le ciel bleu s'obscurcit bientôt, les eaux du lac sortirent de leur calme, la pluie, compliquée d'un grain, survint, promettant aux passagers un orage en miniature.

Pour achever le tableau, un accident arriva à l'une des roues du vapeur, et, comme la nuit s'avancait, le capitaine, peu tendre à l'égard des Muses, laissa Vevey de côté et se dirigea directement sur le Bouveret, déposant sur la plage valaisanne la troupe de Melpomène.

Au lieu de délecter nos bons Veveysans par une amusante représentation dramatique, nos artistes durent chercher à se caser plus ou moins confortablement. Dire que chacun parvint à

conquérir un bon lit, ce serait là une assertion bien présomptueuse. C'est à peine si les *veinards* purent faire connaissance avec les duvets de la localité.

D'autres n'eurent pas cette chance ; l'un dut se contenter d'un fauteuil, l'autre d'un canapé, et le jeune premier dut reposer ses charmes sur un billard.

Le lendemain, le bateau ne pouvait repartir ; il fallait cependant rentrer à Genève pour la représentation du soir. Prendre le chemin de fer ? Une difficulté se présentait : les imprudents, comptant d'ailleurs sur la recette de Vevey, étaient partis la caisse à peu près vide ; heureusement, le chef de gare de St-Maurice consentit à rendre les voyageurs à Genève contre remboursement.

C'est ainsi que la troupe rentra le jeudi après midi, sans avoir joué, mais brisée, moulue, et répétant à l'envi, comme dans la *Cagnotte* : « Mon Dieu ! quel voyage ! quel voyage ! »

Un plaisant de Vevey, saisit cette occasion pour faire ressortir une fois de plus l'ignorance géographique des journalistes français, notamment lorsqu'il s'agit de notre pays. Voici la lettre qu'il adressa au *Courrier de Lyon*, qui s'empressa de la publier :

Monsieur le Rédacteur,

Un affreux malheur vient d'arriver sur le lac de Genève. Le bateau à vapeur l'*Italie*, parti de Genève par un brouillard assez intense, transportait à Vevey la troupe dramatique du théâtre de Genève, qui allait donner une représentation. On croit qu'une révolte éclata parmi les gens de la troupe, et qu'ils voulurent s'emparer du gouvernail pour revenir à Genève. Mal dirigé, le bateau est allé heurter les pointes dites *Cornettes-de-Bise* ; il a dû être lancé sur la *Chauméni*, et de là être précipité dans le gouffre dit *Creux-de-Nouvelles*. On est sans nouvelles, à cette heure, sur le véritable sort de ces infortunés. Nous sommes dans de vives transes.

Agrérez, etc.

V. BALOUREAU.

Guêpes et raisins. — Nous lisons dans la chronique agricole du *XIX^e Siècle* : « Tandis que j'étais occupé à regarder ma treille et à me féliciter d'avoir employé au bon moment le soufre et le sulfate de cuivre, je remarquai des guêpes en grand nombre qui se promenaient sur les grappes. Je me préoccupai

dès lors du moyen de soustraire mes raisins à leur atteinte. Ce moyen, c'est de détruire ou d'éloigner des treilles les limaçons ou les oiseaux et de protéger les grappes contre les pluies qui, parfois, font fendre et pourrir les grains. En effet, jamais les guêpes, pas plus que les abeilles ou les mouches, n'entament la peau du fruit. Il faut qu'une fente, une fissure ait été pratiquée par les oiseaux, le limaçon ou la pluie, pour qu'elles y introduisent leur suçoir. Si la peau est intacte, jamais elles ne l'attaqueront.

» Si cependant vous voulez absolument détruire les guêpes, il est un moyen assez pratique, outre celui qui consiste à supprimer les guêpiers : il suffit de suspendre le long de la treille de petites bouteilles remplies d'eau miellée. Les guêpes, qui ont la passion du miel, se précipitent dans la bouteille et s'y noient. »

Quelques mots sur les voitures d'épouses, à Leipzig.

Pendant qu'on ne s'occupe que du choléra et des nombreux moyens de s'en préserver — moyens qui ne sont pas à la portée de tous, ou qui exigent une attention constante, peu compatible avec les devoirs d'une vie très occupée — essayons d'oublier ce voyageur sinistre qui fauche sans pitié, à droite, à gauche et devant lui, indifférent à l'âge, à la position, à la valeur morale ou intellectuelle de ses victimes, et portons nos regards sur la première voiture d'une noce de la classe moyenne, celle où la jeune épouse, en toilette virginale, a pris place.

Cette voiture, à moins qu'elle n'appartienne à la famille — ce qui, naturellement, est un cas assez rare — toute capitonnée de damas de soie, ne manque pas d'élégance ; mais pourquoi l'étoffe en est-elle invariablement couleur jonquille ?

Nous disons *jonquille* pour ne pas dire *jaune*, sachant combien cette teinte est mal vue, comme signification et comme présage.

Voilà ce qui, certainement, doit frapper les étrangers en séjour à Leipzig, et

cela d'autant plus que personne ne peut leur en fournir une explication satisfaisante.

En Espagne, en Italie, ce choix se justifierait jusqu'à un certain point; les Madrilènes, les Andalouses, les Napolitaines, les Siciliennes pouvant trouver quelque avantage à ce que leur visage, bruni par le soleil, ne soit pas encadré par une nuance délicate et pâle, qui en ferait mieux ressortir la teinte bistrée.

Mais, les Saxonnnes, généralement fraîches et blondes, auraient tout à gagner à ce que le damas de leur voiture de noce fût d'une autre couleur.

Pourquoi ne réclament-elles pas? dira-t-on.

Nous touchons ici à un principe fondamental de l'éducation dans ce pays, où les femmes osent rarement émettre une idée et la défendre, si cette idée se heurte soit à un usage, soit à l'opinion bien connue de leur entourage masculin.

Sous ce rapport, comme en toute règle, il y a des exceptions, nous n'en disconvenons pas; mais, généralement, la fille apprend, par l'exemple de sa mère, à se taire quand elle ne pense pas comme le chef de la famille, et souvent comme ses frères, s'ils sont plus âgés qu'elle.

Comment donc une demoiselle bien élevée oserait-elle demander une voiture d'une autre couleur que ce jonquille, favorable aux brunes seules?

Une telle exigence ferait pousser les hauts cris au père, qui pourvoit ordinairement à tous les frais de la solennité.

La question est de savoir pourquoi cette couleur a été adoptée.

Il est vrai que, chez nous, le jaune, emblème de la jalousie et du mécontentement, est souvent considéré par les esprits chagrins comme la couleur du ménage; toutefois, les maîtres voituriers de Leipzig ne sauraient être les ennemis du mariage, qui leur fait gagner de l'argent; ils doivent avoir d'autres raisons pour offrir aux familles de la classe aisée leurs carrosses jonquille.

Peut-être ont-ils sur les couleurs les mêmes idées que les Chinois, pour qui le jaune est sacré et réservé au *Fils du Ciel* et à ses plus proches parents, qui seuls ont le droit de le porter.

Dernièrement, pour en avoir le cœur net, nous avons interrogé plusieurs personnes à cet égard.

Les unes, fort étonnées de notre question, croyaient que cet usage existait partout; d'autres ne s'étaient jamais demandé le *pourquoi* de ce qui leur semblait si naturel. Enfin, quelqu'un finit par nous répondre:

— Quand, pour faire bénir leur mariage, les ouvriers se rendent à l'église en voiture, ils prennent un fiacre quelconque, qui n'attire pas les regards et

coûte peu; ce n'est que dans la haute bourgeoisie et le commerce qu'on se permet les carrosses jonquille dont vous parlez. Il y en a eu et il doit y en avoir de bleus, mais on les demande très rarement, parce qu'on les trouve moins élégants, moins distingués que les jaunes.

Qu'aurions-nous pu objecter?

Si les intéressés sont contents, tout est pour le mieux; cependant, nous persistons à croire qu'il ne s'agit pas seulement d'une question de goût et d'habitude, mais qu'à son origine ce choix a dû être motivé par une raison qui n'existe peut-être plus et qui, par conséquent, nous échappe. J. M.

Clia dâo ge.

Quand onna mouraille dè mâison est tota reimbotchâ per tot que le n'a ni fenêtrès, ni portès, cein n'est diéro galé, et seimbiè que manquè oquiè. Assebin cliâo que n'âmont pas vairè cliâo grands mourets tots bliancs, lâi font mettrè dè la pierre dè taille et clioulâ dâi contréveints contrè, et quand bin ne lâi a min dè fenêtrès, seimbiè tot parâi que y'en a, et cein a pe bouna façon.

Eh bin, l'est oquiè d'approtseint que font cliâo qu'ont z'u lo guignon dè sè crévâ on ge. N'a pas laissi lo ge éborniyi sè cliourè, ye font trairè cein qu'ein restè, et mettont à la pliace on ge ein verro que resseimbiè coumeint 'na gotta d'edhie à n'on vretablio, et quand bin on ne vâi rein avoué, lè z'autrès dzeins ne sè démaufiont pas qu'on sâi borgno, et s'on n'est pas mariâ, cein ne gravè pas de sè trovâ onna pernetta.

Rebeton, lo martsau, avâi on ge dè cliâo sorta, qu'on arâi djurâ que l'étâi asse bon què l'autro; et quand bin n'est pas tant dié d'être borgno, Rebeton fasâi tot parâi lo farceu.

On dzo que se n'ovrài, s'étâi fé châtâ onna petita brequa dè fai dein lo ge, cein lâi fe onna mau dâo diablio et sè dépatsâ dè preindrè son motchâo dè catsetta po lo sé frottâ po tâtsi dè fèrè ressailli cè fai.

— Qu'as-tou, se lâi fâ lo martsau?

— Mè su fé châtâ oquiès dein lo ge, et lo pu pas raveintâ.

— Ah n'est que cein! te ne sâ pas fèrè me n'ami; tè faut fèrè dinsè:

Et Rebeton sè trait son ge, fâ état dè lo panâ en deseint à se n'ovrài: « N'est pas pe molési què cein, » et lo sè remet ein pliace.

L'ovrài, tot ébayi dè cein vairé, vâo essiyi dè trairè lo sin assebin; mâ pas mèche, et l'étâi rudo intrigâ dè cein que son maître lo poivè fèrè, et ruminâ après cein tota la né.

— Refèdè vâi, se lâi dit lo leindéman matin!

Et lo martsau lo retrait; mâ comeint

risâi qu'on sorcier, l'ovrài sè démaufiâ d'oquiè et dit à Rebeton:

— Ora, traidè-vâi l'autro assebin!

Ma fâi, po l'autro, c'était on auto af-fèrè. et lo martsau fe état dè remmettrè dâo tserbon su lo fû, et repond que n'avâi pas lo teimps. Mâ l'ovrài que n'étâi pas onco tant bête, sè peinsâ bin que l'autro ne sè démontâvè pas et que Rebeton n'étâi qu'on farceu, et n'essiyâ pas mé dè fotemassi après lo sin.

De plus fort en plus fort, en Amérique.

Nous empruntons à une chronique de M. Joseph Montet, publiée dans *l'Avenir de l'Isère*, les amusants détails qui suivent:

Nathaniel Simpson, grand industriel de Chicago, reçoit la visite d'un ami de Paris, M. Louis Vernet.

— Faites-vous toujours des rails en papier? demande ce dernier après un moment d'entretien.

— Non, il y a longtemps que j'y ai renoncé. L'acier nous fait aujourd'hui une concurrence déloyale. J'ai pris une nouvelle spécialité: les substances alimentaires. Beaucoup plus avantageux. Une seule concurrence à redouter: la nature. Elle n'est pas de force!

— Vraiment.

— C'est prouvé. Depuis trois ans j'ai gagné trois millions. L'un en faisant du beurre sans lait; l'autre en faisant de l'extrait de viande sans viande; le troisième avec l'exploitation que j'ai depuis un an.

— Qu'est-ce que vous fabriquez?

— Des œufs.

— Sans poules?

— Evidemment.

— Vous voulez rire!

— Je ne ris jamais en affaires.

— Parbleu! je serais curieux de voir ça.

— Rien de plus facile. Nous avons une demi-heure devant nous. C'est assez pour voir un de mes ateliers.

Et l'Américain ouvrant la porte de son bureau, conduisit notre ami par un long couloir jusqu'à une vaste pièce où il l'introduisit. De larges boîtes remplies d'œufs d'un blanc superbe s'étagaient le long des murs. L'industriel ouvrit une seconde porte. Un froid assez vif saisit Louis Vernet, qui releva le col de son paletot.

— Nous voici, dit Simpson, dans l'atelier de fabrication. Vous voyez cette cuve? C'est le jaune. Et cette autre cuve? C'est le blanc.

— Et qu'est-ce que c'est que ce jaune?

— Un mélange de farine de maïs, d'amidon extrait du blé, et de quelques autres substances.

— Et ce blanc?

— Trop long à vous expliquer: un résultat chimiquement identique au blanc d'un œuf véritable.

— Parfait; mais la coquille?

— Tournez-vous: on en fait sous vos yeux.

— Et comment mettez-vous votre jaune et votre blanc là-dedans?

— L'enfance de l'art! Regardez plutôt. Voici la machine. Vous remarquerez qu'elle renferme plusieurs compartiments. Le pre-